

tastrophe où plusieurs voyageurs ont trouvé la mort, et d'autres de cruelles blessures.

Pendant quelques jours, cette nouvelle fut la principale de la contrée ; on dévorait les journaux pour apprendre de nouveaux et tristes détails ; puis tout est entré dans l'oubli. Peu de gens pensent, à l'heure actuelle, à ce désastre qui a fait couler bien des larmes. Que reste-t-il de tout cela ? L'oubli et l'indifférence du public. Voilà ce qu'il sera de nous après la mort ; nos amis penseront à leurs affaires, nos parents se rappelleront de nous comme d'un songe lorsque nous serons rentrés dans le néant ; nos bonnes œuvres et nos bienfaits seuls vivront, et nous mériterons le bonheur des justes.

* *

Laissons là ces tristes et sanglantes images et parlons de nouvelles plus gaies. La gaieté est une des qualités essentielles du cœur français. Voici une aventure survenue à un boucher de S... sur-A....

Le boucher L... P... était en désaccord avec son maquignon, celui-ci disant avoir fourni au boucher un veau non payé ; le boucher assurant, au contraire, avoir donné le prix du veau en belles pièces de cinq francs bien sonnantes. De là, résulte une discussion un peu vive, et depuis L... P... achète sa marchandise chez un autre maquignon.

Il y a huit jours, le boucher voit, à Narbonne, une femme de son village : la nommée Pauline F..., qui va le trouver et lui dit :

— Mon ami, tu as perdu ton procès avec le maquignon. Tu as été condamné à payer le veau et même à une grosse amende.

— Comment donc, s'écrie le boucher, on me juge sans m'appeler ? Je n'ai pas reçu de lettre d'invitation pour me rendre au tribunal, et tu viens me dire, que j'ai été condamné ?

— Oui, je te le dis et le soutiens. C'est précisément parce que tu ne t'es pas présenté qu'on t'a condamné. C'est monsieur le Procureur de la République qui me l'a dit.

— Tu as vu monsieur le Procureur ?

— Certainement, je le vois même très souvent. C'est lui même qui m'a parlé de ton procès et qui m'a dit que tu étais condamné. J'ai parlé alors en ta faveur, le priant de faire tout ce qu'il pourrait pour te tirer d'embarras. Il m'a promis de le faire, si tu veux payer les employés dont il aura besoin. Je viens te trouver afin de voir si tu acceptes ses propositions. Il lui faut quatre employés, à cinq francs chacun, cela fait vingt francs. Si tu me donnes les vingt francs, je les lui remettrais, et on ne parlera jamais plus de ton procès. Je te ferai même connaître à monsieur le Procureur, ce soir au jardin du Musée.

Notre bonhomme donna les vingt francs et se rendit au jardin du Musée. Il y était depuis un moment, lorsqu'il vit arriver Pauline F... au bras d'un monsieur très bien mis, portant de grands favoris blonds et ayant tout l'air d'un magistrat.

Pauline quitte le bras du monsieur et vient trouver le boucher.

— Ton affaire est réglée, lui dit-elle, il a fallu beaucoup de travail, mais maintenant tout est fini et tu peux être tranquille. Viens avec moi, je vais te présenter à monsieur le Procureur.

Le monsieur aux favoris remercia le boucher et l'assura de sa haute et bienveillante protection. On causa quelque temps, puis chacun courut à ses affaires.

Le boucher était très fier de connaître monsieur le Procureur de la République et d'avoir un ami aussi puissant.

Jusque là, tout marchait à merveille. Mais voici le moment où l'aventure devint très plaisante.

Hier, le même boucher entre dans un café de Coursan. Il demande un verre de bière. On le sert aussitôt.

Mais, ô surprise ! ô merveille ! dans le garçon de café qui le sert, il vient de reconnaître... qui ? celui qu'on lui avait montré comme étant monsieur le Procureur de la République !

Le boucher courut à la gendarmerie et au commissariat de police déposer une plainte. Le Pro-

curateur de contrebande fut saisi et amené au violon, avec sa complice, où ils peuvent, en attendant la sentence de la correctionnelle, réfléchir sur les inconvénients de s'attribuer des titres qu'on n'a pas.

PAUL CALMET.

Armissan (France)



FAKIR INDOU EN PRIÈRE

Pour une façon originale de demander la fin des temps de sécheresse, c'en est une qui règne à Kumason, dans le nord de l'Inde. Notre illustration en donne une juste idée.

Comme dans toute l'Inde où ils jouent un rôle important, les fakirs sont, là, les boucs émissaires voués à rendre propice la divinité. C'est, du reste, de leur métier.

La sécheresse contre laquelle luttent leurs singulières oraisons est une véritable calamité en ces pays. Dans la dernière saison, par exemple, quelques légères ondées n'ont pas suffi à fertiliser la terre ; et comme la population entière vit du sol, ça été la famine et la détresse.

En cette triste occurrence, un fakir s'est dévoué à l'expiation. Suspendu par les pieds à une poutre, comme l'on voit, il était balancé d'avant et d'arrière, au moyen de cordes, par un de ses compagnons. Cela a duré un assez long temps ; mais l'histoire ne dit pas si la divinité s'est laissé attendrir. — J. S.-E.

LA GARE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE A WINNIPEG

C'est une vaste bâtisse, aux couleurs blanchâtres, aux puissantes assises, à l'aspect sévère dont le front s'élève avec majesté dans les brumes qui d'ordinaire flottent dans ces pays aux immenses prairies. Elle est assez spacieuse pour donner au public toute l'aisance et le confort désirables et permettre à la compagnie de régler ses opérations avec tous les départements nécessaires.

Sis dans un quartier où les édifices se distinguent par leur proportion, leur élégance, leurs formes sveltes, il est de tous le plus considérable et le plus beau. De chaque côté courent de larges plates-formes où le public voyageur peut facilement se mouvoir. En face, s'élèvent les immenses ateliers de la compagnie.

Bref, cette gare fait honneur à la jeune Reine de l'Ouest. Elle est comme le foyer d'où partent ces chargements considérables de céréales et où arrivent ces milliers de colons qui vont demander au ciel du Far Ouest le bonheur et la fortune.

J. G. B.

L'EXPOSITION DE LA SAINTE TUNIQUE A TRÈVES

Le chapitre de la cathédrale de Trèves expose cette année à la piété des fidèles la tunique sans couture du Christ, qu'on dit avoir été tissée par la sainte Vierge, avoir grandi en même temps que l'enfant divin et, au jour de la passion, avoir été tirée au sort par les bourreaux. La précieuse relique aurait été retrouvée en Palestine, en même temps que le bois et les clous de la Croix, par l'impératrice Hélène, mère de l'empereur Constantin qui était originaire de Trèves. C'est en souvenir de sa conversion et de son baptême qu'elle donna à la ville rhénane la tunique de Notre-Seigneur.

La plus récente exposition de la sainte tunique est celle de 1844. Plus d'un million de pèlerins vint se prosterner devant l'autel de l'antique dôme. On croit que cette année l'affluence sera plus considérable encore. Dès les premiers jours, réservés aux paroisses de la ville et des environs,

il s'était réuni à Trèves une population flottante de plus de 150,000 âmes, qui avait envahi tous les locaux disponibles, même les nombreux couvents, et campait en partie à la belle étoile, sur les parvis des églises, sur les places publiques et jusque sur les berges de la Moselle. Le premier flot s'est retiré, mais on compte encore, par jour, l'arrivée d'environ 40,000 visiteurs, surtout d'Allemagne, de Hollande et de Belgique. D'autres parties de la chrétienté des pèlerinages sont annoncées, le mouvement catholique des États-Unis se manifestera par un convoi de plusieurs milliers de personnes. Cinq paquebots sont déjà arrêtés pour le seul transport des pèlerins.

La cathédrale de Trèves a été rebâtie à trois reprises, au sixième, au onzième et au treizième siècle, chaque période y ajoutant de son style. Un cloître ogival relie le dôme à l'église des Saintes-Femmes, édifice gothique du treizième siècle.

L'intérieur, primitif, d'amples et sévères lignes, saisit par sa simplicité et par les souvenirs qu'il évoque : conversions, baptêmes, professions de foi, toute la crise morale, passage du monde ancien au monde nouveau.

La nef est soutenue par quatre piliers énormes qui recouvrent les colonnes de granit du temps romain, et sur les vastes arcades qui les réunissent s'élèvent des faisceaux de colonnettes romanes. Par un contraste fréquent dans les églises d'Allemagne, au milieu de ces lignes et de ces voûtes simples et sans ornement, s'élèvent des autels du seizième siècle, en marbre blanc et noir. Derrière le maître-autel on accède par un escalier soutenu par des colonnettes corinthiennes. C'est également entre des colonnes corinthiennes et deux statues emblématiques rappelant les figures de la Renaissance, qu'est exposée la Sainte-Tunique.

Elle est renfermée dans une chaise en forme d'armoire vitrée qui la laisse apercevoir en entier, retombant à plis droits, ses deux courtes manches passées à travers un bâton horizontal qui la soutient à la manière d'un porte-manteau. Sa longueur par devant est de 1 m. 48, par derrière de 1 m. 57 ; sa largeur au col est de 70 centimètres, à la lisière du bas de 1 m. 09. Les manches ont 16 centimètres de long ; elles devaient laisser l'avant-bras nu.

À droite et à gauche du meuble qui protège la relique sont pratiquées des ouvertures par lesquelles les pèlerins peuvent toucher la sainte tunique ou lui faire toucher des chapelets, des médailles, des scapulaires. Deux prêtres reçoivent ces objets et les rendent aux fidèles qui se sont prosternés quelques secondes et passent.

Les scènes les plus touchantes ont lieu dans ces courts instants. On voit des malades gravir les marches du long escalier, soutenus par deux ou trois parents ou amis, où se traînant à l'aide de béquilles. Des mères apportent des enfants malades, et rien ne saurait rendre l'expression de foi et d'espoir de ces pauvres figures.

NOS PRIMES

CENTIÈME TIRAGE

Le centième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de septembre), aura lieu samedi, le 3 OCTOBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION-ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Ste-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre

La complaisance est une monnaie avec laquelle les moins riches peuvent toujours payer leur écot. — MME DU DEFFAND.

Le bonheur est une boule après laquelle nous courons quand elle roule, et que nous poussons du pied quand elle s'arrête. — CHERBULIEZ.

Il y a deux choses auxquelles il faut se faire : les injures du temps et les injustices des hommes. — CHAMFORT.